

contre Malebranche, que Dieu est un être singulier, le plus singulier de tous les êtres, Kéranflech répond que Dieu, quoique l'être universel, n'en est pas moins très-singulier, mais en ce sens qu'il est distingué de tous les êtres créés, et qu'il est seul de sa catégorie. Dépouiller son essence des réalités qui sont dans les êtres de l'univers, ce serait le faire singulier aux dépens de ses attributs. Il renferme les essences des corps sans être corps, et l'essence de l'esprit sans être esprit. Veut-on se le représenter comme un être particulier, quelles difficultés pour concevoir qu'il est l'élément et le lieu de tout ce qui pense, et quels embarras touchant la création et la Trinité !

Comme Malebranche, Kéranflech mêle la philosophie avec la théologie. Dans la *Suite de l'Essai sur la raison* (1), il invoque l'Écriture en faveur de son système, et croit y découvrir la preuve que la raison qui nous éclaire est une personne divine, qu'elle s'est faite homme, qu'elle est Jésus-Christ lui-même, et que par conséquent Jésus-Christ est Dieu. Comme Malebranche, il voit dans l'eucharistie un symbole de cette nourriture divine de la raison (2).

Dans ce même ouvrage, il combat les partisans de Locke, tout en cherchant à se les concilier par une sorte d'éclectisme. Personne ne leur conteste que les sens et l'expérience ouvrent l'esprit, et sont les causes occasionnelles de la lumière ; mais il reste à dire quelle est cette lumière qui nous éclaire, quelles sont les idées en elles-mêmes : « Mon système étant démontré, le leur subsiste, et, le leur étant démontré, le mien subsiste aussi. »

Kéranflech se félicite d'avoir achevé cette démonstration d'un système d'où il espère les plus grands avantages pour la religion et la morale : « Voilà donc enfin ce système

(1) Il a publié, probablement dans le même esprit, quelques ouvrages sur des matières de théologie, que nous n'avons pu nous procurer : *Dissertation sur les miracles*, 1773. — *Explication de l'Apocalypse*, Rennes, 1782, in-12. — *Idée de l'ordre surnaturel*, Rennes, Vatar, 1785, in-12.

(2) A la fin du II<sup>e</sup> livre de l'*Essai sur la raison*.

intelligible et absurde devenu palpable et tout clair. Loin de douter s'il est probable, on ne voit plus que lui qui le soit. On ne peut pas concevoir sans lui comment notre esprit aperçoit des choses nécessaires, infinies, indépendantes et éternelles ; on ne peut pas concevoir sans lui l'infaillibilité des connaissances humaines, l'immutabilité de l'ordre, comment il y a une morale fixe, une raison indépendante, un juste, un injuste absolu, une vérité, une fausseté, une loi naturelle et un droit qui ne dépendent ni d'aucune coutume, ni des opinions des hommes ; on ne peut pas concevoir comment nous connaissons la règle que Dieu doit suivre, ce que doivent penser les autres intelligences, en un mot quelle est la règle que doivent suivre tous les êtres qui pensent. » En physique il est aussi du parti de Malebranche. Il a écrit un livre en faveur des petits tourbillons (1), où il veut, dit-il, démontrer que la physique, qui doit sa naissance aux tourbillons, ne peut être perfectionnée qu'en poussant le principe qui l'a fait naître.

L'abbé de Lignac se rattache aussi, quoique d'une manière moins étroite, à Descartes et à Malebranche. Il a un système sur les idées qui lui est propre, et avec lequel il combat la philosophie de Locke et de Condillac. Ses ouvrages, malgré leur mérite, ont eu de son temps peu de succès, comme il l'avoue lui-même, à cause de leur opposition avec la philosophie à la mode. Ils méritaient un meilleur sort, et peut-être, de nos jours, n'ont-ils pas été encore assez remarqués (2).

(1) *Hypothèse des petits tourbillons justifiée par ses usages*, in-12. Rennes, 1761. Il a publié aussi des *Observations sur le cartésianisme* pour servir d'éclaircissement au livre de l'*Hypothèse des petits tourbillons*. Rennes, Vatar, 1746, in-12.

(2) Cependant dans son cours de 1816, M. Cousin l'a opposé à Condillac sur la question de l'unité et de l'identité du moi ; M. Franck l'a apprécié d'une manière plus étendue et plus complète dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*. Enfin une thèse considérable vient d'être consacrée à la philosophie de l'abbé de Lignac, par M. Le Goff, in-8, 1865. Voici quelques détails sur sa vie, que je puise dans la préface de l'édition de la



Il avait d'abord adopté le système de Malebranche, comme lui-même nous l'apprend en plusieurs passages de ses ouvrages, et, jusqu'à l'âge de trente ans, il avait été grand partisan des idées innées vues en Dieu. « Je dois être d'autant moins aigri, réplique-t-il au P. Roche, contre les partisans des idées innées vues en Dieu que moi-même j'ai eu toutes les peines du monde à me déprendre de ce système auquel j'ai été très-affectionné jusqu'à l'âge de trente ans. Cette opinion saisie dans sa plus grande généralité m'élevait l'âme par la sublimité des expressions qui la font valoir dans les ouvrages du père Malebranche. » D'où vient

*Présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux prouvée possible.* Joseph-Adrien Le Large de Lignac naquit, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, à Poitiers, où il fit ses études. Il entra à l'Oratoire en 1732, il enseigna la théologie aux séminaires de Mâcon et du Mans, et fut supérieur à Nantes. On ne sait en quel temps et pourquoi il quitta la Congrégation. En 1752, il fit un voyage en Italie dans l'intention d'étudier les phénomènes du Vésuve. Il fut parfaitement accueilli à Rome par le Pape et par quelques cardinaux, entre autres par le cardinal d'York, qui lui donna une abbaye. Au retour, il s'arrêta à Turin où il fit connaissance avec Gerdil qu'il loue dans ses ouvrages. Il mourut à Paris en 1762. Voici ses principaux ouvrages : *Lettres à un Américain sur l'Histoire naturelle* de Buffon, 9 vol., de 1751 à 1756. *Éléments de la métaphysique tirés de l'expérience, ou Lettre à un matérialiste sur la nature de l'âme*, in-12, Paris, 1753. — *Témoignage du sens intime et de l'expérience, opposé à la loi profane et ridicule des fatalistes modernes*, 3 vol. in-12, Auxerre, 1760. *Examen sérieux et comique du livre de l'Esprit*, 2 vol. in-8. — *Présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux prouvée possible par les principes de la bonne philosophie, Lettres où, relevant le défi d'un journaliste hollandais (Boullier), on dissipe toute ombre de contradiction entre les merveilles du dogme de l'eucharistie et les notions de la saine philosophie*, in-12, Paris, 1764. — Ce bizarre ouvrage se rattache à la discussion sur l'eucharistie, suscitée par le cartésianisme. L'abbé de Lignac fait consister l'identité du corps dans un germe préexistant, qu'il appelle le corps primitif propre, prototype, de telle sorte que la matière accidentelle ne peut altérer en rien cette identité. Enfin il avait achevé une *Analyse des sensations* qu'il cite souvent dans le *Témoignage du sens intime*, mais qu'il n'a pas publiée, découragé, dit-il lui-même, par le peu de succès de ses ouvrages antérieurs. Il paraît que les *Éléments de métaphysique*, le *Témoignage du sens intime*, l'*Analyse des sensations* étaient destinés à servir d'introduction à un grand ouvrage qui devait être l'exécution du plan ébauché par Pascal dans ses *Pensées*.

que plus tard il s'en est détaché? « Il n'a pu comprendre ce qu'il entendait par son étendue intelligible qu'il croyait voir en Dieu et sur les parties de laquelle il mettait des couches de sensation de couleur pour y distinguer des figures. » Il n'a pu, dit-il encore, s'accoutumer à considérer nos idées comme des pièces distinctes aperçues sur la surface de la divinité et concilier leur Diversité avec la simplicité de l'essence de Dieu (1).

Après avoir été d'abord cartésien en physique, il a aussi abandonné Descartes pour Newton. Voici comment il s'exprime au sujet de cette autre conversion : « Ceux qui ont déjà voulu suivre mes faibles ouvrages s'apercevront que je suis devenu newtonien. Ce n'est pas sans peine ni sans répugnance que je m'y suis déterminé. J'ai été si longtemps cartésien ! J'ai été si longtemps touché de voir notre nation s'assujettir à penser à l'anglaise ! C'en est assez pour comprendre que la vérité seule me rend déserteur du cartésianisme, et je ne fais cet humble aveu que pour faire voir que, si je rejette Locke, ce n'est point par jalousie nationale, puisque je sacrifie tant de préjugés à la vérité en faveur de Newton (2). »

En effet l'abbé de Lignac n'est pas moins opposé à Locke qu'à Malebranche. S'il accuse Malebranche de ne pouvoir échapper à cette alternative de placer en Dieu la variété infinie des choses, ou de placer en dehors de lui des réalités éternelles, il ne reproche pas moins vivement à Locke de supprimer l'idée de l'infini et d'enlever aux idées tout caractère d'éternité et de nécessité. Il loue Malebranche de rapporter à Dieu toute lumière, mais il le blâme de placer en lui les types des choses. Il approuve Locke de vouloir que toutes nos idées empruntent quelque chose de nos perceptions, mais il le blâme de ne pas voir qu'il faut y ajouter la présence divine pour en former des idées.

(1) Mémoire contre le P. Roche à la suite de la 1<sup>re</sup> partie du *Témoignage*, chap. IV. Voir aussi le 1<sup>er</sup> chapitre de la II<sup>e</sup> partie.

(2) Mémoire contre Collins, à la suite de la II<sup>e</sup> partie du *Témoignage du sens intime*.



Ce qui a aussi contribué à le désabuser de Malebranche, c'est le fameux paradoxe, que nous n'avons point d'idée de notre âme; mais il n'a pas moins d'éloignement contre « l'opinion monstrueuse » de Locke et de ses disciples qui réduisaient l'âme à un gros de manières d'être ou à une collection de sensations. Contre l'un et contre l'autre il en appelle à l'expérience du sens intime. Reid n'a pas plus vivement recommandé cette expérience du sens intime que l'abbé de Lignac invoque sans cesse contre tous ses adversaires. La métaphysique, dit-il, est la physique des esprits et elle doit être traitée comme la science de la nature. Or tandis que, « dans la physique des corps on commence à tenir fidèlement la route de l'expérience; dans la physique des esprits il semble qu'on affecte de s'en éloigner (1). »

En s'observant lui-même, il découvre tout d'abord un fait de la plus haute importance qui a échappé à Locke et à Malebranche, et qui sera la base de tout son système, à savoir, le sentiment de l'existence individuelle ou personnelle, indépendante de toute modification, une et identique, active et libre. Sous le torrent de nos manières d'être, suivant son expression, nous reconnaissons toujours le même fond d'être invariable qui est nous-même. Ce sentiment fondamental inné, toujours présent à la conscience, ce sens intime de notre individualité est l'essence même de notre âme qu'il définit : « le sens intime de l'existence numérique, identique, continue, sous toutes les modifications passagères que nous éprouvons (2). » Il faut savoir gré à l'abbé de Lignac d'avoir remis en lumière la vérité, alors si généralement méconnue, de l'aperception immédiate par la conscience de l'être individuel, un, identique, qui en est le sujet, c'est-à-dire de l'être propre et de la substance de l'âme. C'est un point sur lequel il combat victorieusement

(1) *Témoignage du sens intime*, I<sup>re</sup> partie, chap. II. Voir aussi la 1<sup>re</sup> lettre à un matérialiste dans *les Éléments de métaphysique*.

(2) *Témoignage, etc.*, III<sup>e</sup> partie, chap. XI, et *deuxième lettre* à un matérialiste.

l'école de Locke et de celle de Malebranche (1). Mais nous nous bornons à indiquer cette polémique pour insister davantage sur son système des idées.

Non-seulement l'âme se sent elle-même, non-seulement aussi elle sent le corps, c'est-à-dire le volume de matière auquel elle est liée et qui lui est propre, mais en même temps elle sent Dieu : « Nous sentons essentiellement et perpétuellement, dit-il, deux êtres, Dieu et nous (2). » En même temps que nous sentons la réalité de notre existence, nous sentons la réalité d'une cause qui nous fait exister : « Car nous nous sentons un effet et dans le fond et dans toutes les manières de notre être. Or se sentir un effet et sentir une cause présente, c'est la même chose (3). » Il croit à une sorte de contact entre Dieu et l'intelligence humaine. Dieu, dit-il, nous touche et l'idée de Dieu sort de ce contact. Aussi appelle-t-il sens de la présence divine la perception que nous en avons. « Malebranche reconnaissait ce contact immédiat de la Divinité et de l'intelligence humaine que j'ai appelé le sens de la présence de Dieu, et cette vue, que je lui dois, m'a mis en état de définir plus exactement notre âme (4). »

Néanmoins, selon de Lignac, il n'y a pas d'idée innée de Dieu. Rien n'est inné que la perception ou le sentiment que nous avons de Dieu, inséparable de notre propre exis-

(1) Nous devons louer aussi l'abbé de Lignac d'avoir constaté, sous le nom de sens de la coexistence, un fait méconnu par tant de psychologues du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle, à savoir la perception constante du corps. Ce sens constamment en exercice est, dit-il, indissolublement lié avec celui de l'existence personnelle. Par lui nous connaissons le corps, pour ainsi dire du dedans au dehors, tandis que les sens extérieurs ne le saisissent que du dehors au dedans et seulement par la superficie. Sur ce point curieux de la psychologie de l'abbé de Lignac, il faut consulter ses *Éléments de la métaphysique* et le chap. II de la thèse de M. Le Goff.

(2) *Mémoire contre le P. Roche*.

(3) *Témoignage, etc.*, tome II, p. 190.

(4) *Témoignage, etc.*, III<sup>e</sup> partie, chap. XI. Le P. Gratry se sert de ces mêmes expressions, point de contact, toucher divin, dans la *Connaissance de Dieu*.



tence, mais non l'idée qui s'en forme par la réflexion. L'innéité n'appartient pas à l'idée de Dieu, mais à ses éléments contenus dans le sentiment, et dans la perception de sa présence dont la réflexion fera plus tard une idée. Les enfants, les hommes grossiers sentent sans nul doute la présence de Dieu, mais comme ils sont incapables d'y réfléchir, ils n'ont aucune espèce de notion de son essence, de l'infinité, de l'aséité, c'est-à-dire ils n'en ont aucune idée. « Donc, dit l'abbé de Lignac, l'idée de Dieu n'est pas plus innée en nous que ne l'est la facilité de saisir des rapports et de nous rendre attentifs (1). » Ainsi il évite les objections de Locke contre l'innéité et l'universalité de l'idée de Dieu. D'une part le sentiment de notre existence, de l'autre, l'idée de Dieu, voilà le double fondement de la nouvelle théorie des idées.

Les idées, selon l'abbé de Lignac, ne sont point des images, c'est-à-dire des portraits d'un objet particulier, de telle ou telle figure déterminée, mais un rapport. Les deux termes de ce rapport, tous deux donnés par le sens intime, sont, d'un côté, nos perceptions singulières et individuelles, et, de l'autre, cette toute-puissance de Dieu qui nous est toujours présente et dont nous ressentons incessamment l'action. La perception des objets particuliers et de nos propres facultés, plus la perception de la présence divine, concourent à former toutes nos idées. Ces deux termes se rencontrent dans toutes nos connaissances sans exception. Qu'on analyse la plus humble, comme la plus sublime, toujours on y trouve l'impression d'une manière d'être, ou notre propre existence diversement modifiée, c'est-à-dire un terme fini avec la présence, l'action sentie de la cause par qui nous sommes, puisque nous nous sentons des êtres contingents, c'est-à-dire un terme infini.

C'est la comparaison de ces deux termes qui engendre les idées et leur donne ces caractères d'universalité, de nécessité et d'éternité qui ne peuvent venir que du

(1) *Témoignage, etc.*; I<sup>e</sup> partie, p. 432.

rapport avec le terme où ils existent, c'est-à-dire de Dieu. En effet la comparaison de cette cause avec l'être borné, ou l'effet qui nous révèle sa présence, nous fait croire spontanément qu'elle pourrait, à raison de son infinité, multiplier tous les objets bornés de nos perceptions et les êtres semblables à nous. Ainsi l'idée d'un cercle particulier devient l'idée d'un cercle universel, parce qu'en comparant ce cercle particulier à la cause infinie, dont sa perception est accompagnée, je conçois que cette cause peut produire une infinité de cercles et faire varier leur diamètre à l'infini (1). Par le sens de la coexistence nous connaissons notre corps avec ses trois dimensions, nous savons qu'il est divisible et divisé; or, en rapprochant cette perception particulière de la cause première et infinie, nous voyons la possibilité d'une infinité d'autres êtres semblables ayant les trois dimensions, nous regardons la matière comme simple à l'infini et susceptible d'augmentation à l'infini (2). Tel est le rapport en vertu duquel nous concevons comme universels les objets de nos perceptions, et nous changeons des perceptions particulières en idées universelles. La notion du possible, ou la croyance que la toute-puissance divine peut toujours multiplier sans terme un objet perçu par nous, voilà le fondement de nos idées. On peut comprendre maintenant la définition qu'en donne l'abbé de Lignac: « les idées sont les objets de nos perceptions considérés par l'âme comme des modèles imitables à l'infini (3). » Cette reproduction, cette imitabilité à l'infini des idées par la toute-puissance divine est leur essence même.

Mais, en outre des idées qui consistent dans le rapport de l'effet à la cause première, ou de la cause première à l'effet, il y a en nous les idées de perfection qui, tout en se rapportant au même principe, ont cependant, selon l'abbé

(1) *Témoignage, etc.*, II<sup>e</sup> partie, chap. I.

(2) *Éléments de métaphysique*, 6<sup>e</sup> lettre, etc.

(3) *Mémoire contre le P. Roche*.



de Lignac, un mode particulier de formation. C'est en effet de Dieu considéré comme modèle de toute perfection, et non de Dieu considéré comme cause, que les notions morales tirent leur caractère absolu : « C'est de Dieu considéré comme souverain modèle que naissent tous les principes de la morale (1). »

Donc ce n'est pas en Dieu, ni en nous, conclut l'abbé de Lignac, mais dans le rapport de notre être à la cause toute-puissante et éternelle que nous voyons les idées. En nous comparant à la toute-puissance éternelle, nous voyons clairement qu'elle a pu produire de toute éternité en nombre infini des êtres semblables à nous et à ceux que nous apercevons. Ainsi il est inutile d'imaginer des archétypes en Dieu, et nulle idée n'est innée, l'homme naissant dans un état d'imbécillité qui ne lui permet pas de saisir un rapport ou de comparer la cause première avec les objets de nos perceptions.

En résumé, l'abbé de Lignac admet, d'accord avec Locke, que toutes nos connaissances commencent par être des perceptions et qu'il n'y a point d'idée innée, mais, en opposition avec Locke, il fait intervenir Dieu comme cause toute-puissante et comme archétype dans toutes nos idées.

Ainsi il emprunte la première partie de son système à l'auteur de *l'Essai sur l'entendement humain* et la seconde à Malebranche, reprochant à l'un et à l'autre de n'apercevoir qu'un terme dans le rapport que représentent nos idées. Malebranche ne tient compte que de l'infini, Locke au contraire ne veut voir que le fini dans les éléments de notre intelligence. Mais, en corrigeant Locke avec Malebranche, et Malebranche avec Locke, on arrive, selon de Lignac, au vrai système des idées (2). Cette tentative pour faire équi-

(1) *Éléments de métaphysique*, 4<sup>e</sup> lettre. — *Témoignage du sens intime*, chap. 1.

(2) Voir la 6<sup>e</sup> lettre des *Éléments de métaphysique* et surtout la seconde partie du *Sens intime*.

tablement la part de la vérité et de l'erreur dans la critique des systèmes, cet ingénieux essai d'éclectisme, forment un remarquable contraste avec l'esprit exclusif des philosophes du dix-huitième siècle. Non-seulement il faut louer l'impartialité, mais la perspicacité philosophique dont l'abbé de Lignac fait preuve dans la critique de ces systèmes opposés. Il est, en effet, vrai de dire que Malebranche pèche par la préoccupation exclusive de l'infini et Locke par celle du fini. Mais le système des idées de l'abbé de Lignac ne donne, à ce qu'il semble, que l'idée de tel ou tel individu, de tel ou tel homme, par exemple, répétée à l'infini, et non pas une véritable idée générale comprenant des caractères communs à des individus différents. Quant aux idées absolues, nous croyons qu'elles sont une intuition immédiate de la raison et qu'elles ne supposent ni rapport ni calcul d'aucune sorte. L'abbé de Lignac n'en a pas moins le mérite d'avoir nettement distingué les deux termes corrélatifs du fini et de l'infini, du relatif et de l'absolu au sein de toute connaissance.

Mais s'il a rejeté la vision en Dieu de Malebranche, il est resté fidèle aux causes occasionnelles dont il ne parle qu'avec une sorte d'enthousiasme : « Cette seule découverte, dit-il, doit rendre précieuse à tous les hommes la mémoire du P. Malebranche (1). » L'abbé de Lignac va même jusqu'à prétendre que les causes occasionnelles ne sont point un système, mais un fait d'expérience (2). Il peut paraître étrange qu'après avoir opposé avec tant de force aux sensualistes et aux fatalistes le sentiment immédiat et irrésistible de l'unité substantielle, de l'activité, de la liberté de l'âme, il s'accorde néanmoins avec Malebranche pour la dépotuiller de tout pouvoir d'agir sur le corps. C'est que, selon l'abbé de Lignac, la conscience atteste bien que je veux mouvoir le corps, mais nullement que je le meus en effet. Notre âme est cause efficiente du vouloir, mais de rien au delà ;

(1) *Témoignage*, etc., II<sup>e</sup> partie, chap. III.

(2) *Éléments de métaphysique*, 7<sup>e</sup> lettre.



notre volonté a son terme en elle-même. Sans doute il y a, dit-il, un rapport nécessaire, entre ma volonté et le mouvement de mon bras, mais ce rapport ne dépend pas de nous, car s'il en dépendait, il en dépendrait toujours, et ne serait jamais suspendu. Nous avons, il est vrai, le sentiment d'une force qui le veut irrésistiblement, mais nous nous imaginons à tort que cette force nous appartient. « L'âme agirait, sans savoir comment elle agit, quelle absurdité (1) ! » Cette correspondance essentielle n'est que l'effet de l'union de l'âme et du corps à laquelle il faut rapporter la fidélité des membres à nous servir. L'acte de la volonté est donc seulement l'occasion du mouvement produit, tandis que la vraie cause du mouvement nous échappe. Attribuer à l'âme la force motrice, c'est lui attribuer une chimère. A toutes les créatures, comme à l'âme, il refuse une efficace proprement dite, et dans la nature entière comme dans l'âme, il ne veut voir que l'action immédiate et universelle de Dieu.

L'optimisme de Malebranche ne lui plaît pas moins que les causes occasionnelles. Il critique l'optimisme de Pope et de Leibniz comme aboutissant au fatalisme, mais il loue Malebranche d'avoir évité cet écueil, et d'avoir imaginé un autre genre d'optimisme qui embrasse le plan de la révélation : « On peut dire que c'est le chef-d'œuvre de l'esprit humain d'avoir tenté de faire un corps des objets de la révélation et du spectacle de l'univers. Il suppose les mêmes principes que je viens de rapporter, et donnant l'incarnation pour fin principale de la création, il met le Fils de Dieu à la tête des ouvrages du créateur, croyant par cette voie diviniser l'ouvrage et le rendre digne de celui qui l'a formé. Mais il exclut tout fatalisme parce qu'il reconnaît que Dieu était libre de créer ou de ne pas créer (2). » On voit quels liens rattachent l'abbé de Lignac à Malebranche, ce philosophe sublime, comme il l'appelle, malgré les différences

(1) *Témoignage*, etc., II<sup>e</sup> partie, p. 166.

(2) *Id.*, III<sup>e</sup> partie, chap. v.

qui les séparent, malgré sa polémique contre le P. Roche et contre la vision en Dieu (1).

(1) Voici encore les noms de quelques disciples de Descartes et de Malebranche dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le P. Monestrier, né en 1717, mort en 1776, professeur de philosophie au collège de Toulouse, auteur de la *Vraie philosophie*, in-12, Bruxelles, 1775. C'est un livre déclamatoire et qui ne mérite d'être cité qu'à cause de quelques chapitres en faveur de l'idée de l'infini et des idées primitives de la raison. L'abbé Joannet de l'académie de Nancy, mort en 1789, auteur des *Bêtes mieux connues*, où il défend l'automatisme, 2 vol. in-12, Paris, 1770, et de la *Connaissance de l'homme*, 2 vol. in-8, Paris, 1775. « Quoique le cartésianisme et le malebranchisme soient bien décrédités, je n'ai pas craint, dit-il, de montrer, en toute occasion, combien je suis attaché au système de Malebranche à l'égard des idées que nous avons du corps et de l'étendue. »